

LE DADA DU JEU...

Nom de dieu, rien ne me fait tant ronchonner que de voir, tous les matins, des chiées de bons bougres et de bonnes bougresses s'appuyer sur un canard de courses et se livrer à des calculs maboules afin de trouver un joint pour gagner.

C'est de la folie, foutre! A ce truc-là, si le populo n'arrête les frais, on va tourner en bourriques, sans que ça fasse un pli.

Y a quelques années, nous n'avions que les courses de canassons. C'était bougrement idiot!

Voici pire, foutre: maintenant on nous sert des courses de vélocipédistes; des courses de coltineurs... Dans je ne sais plus quel bondieu de patelin on a organisé des courses de cochers de fiacres!

Y a deux mois, deux abrutis, Terront et Corre, ont passé deux jours et deux nuits à tourner dans la galerie des machines, montés sur leur vélo, - simplement pour savoir qui arriverait premier.

Depuis, les coltineurs se sont foutus de la partie: une flopée se sont appuyés sur la balade de Paris à Corbeil, avec des sacs sur le râble.

Et voici que ces jours derniers, au Champ-de-Mars, une bande de portefaix se sont esquinés eux aussi à trotter en rond, pendant 43 heures.

C'est d'un maboulisme carabiné!

Que les vélocipédistes fassent leurs gourderies, ça me fout bien en rage; mais comme je sais que ces pierrots-là sont pour la plupart des petits bourgeoisillons, je m'explique qu'ils s'amuse si bêtement.

Par exemple, ce qui m'a bougrement attristé, c'est quand les coltineurs se sont foutus en campagne. J'enrage que ces gas si chouettelement râblés servent d'amusettes aux niguedouilles, - tandis qu'ils pourraient utiliser si galbeusement leurs forces, en distribuant des atouts, des mornifles, des pains et des marrons, à tous les jean-foutre qui nous grugent.

Et crédieu, les camaros, faut par mordre à l'hameçon des bafouilleurs qui cherchent à excuser les courses, sous prétexte d'améliorer la race des canassons et de développer les forces des coltineurs. C'est du battage!

Les courses n'ont qu'une raison d'être: le jeu! On joue tel cheval, tel vélocipédiste, tel portefaix. Et on joue avec rage: tout ce qu'on a de pognon y passe; quand on est à sec on s'en va chez ma tante... On jouerait sa culotte et ses chaussettes, s'il y avait mèche.

Cette garce de maladie vient de ce qu'on a acquis la certitude que le travail ne mène à rien, - hormis à la mort, vu qu'il ne profite qu'au patron.

Tant que le populo a coupé dans les menteries des ratichons, ça allait tout seul. Il se consolait de trimer pour les richards, en pensant qu'il aurait sa revanche céleste.

Une fois qu'on a eu vidé le ciel, avec bougrement plus de facilités que les gas de la *Compagnie Richer* ne vident un trou à merde, on s'est trouvé dans une sacrée panade.

La mistoufle, qu'on avait si gentiment endurée, tant qu'on comptait sur le paradis, - y avait plus rien de fait pour la subir.

Illico, on s'est foutu à chercher un biais pour équilibrer la société actuelle, de manière que chacun ait du bien-être à gogo, des jouissances jusqu'à plus soif, - et cela, sans gêner les voisins dans leurs entourures.

Avec un tantinet de ruminade on a vu que tout le mal vient de ce que les bandits de la haute pompent la richesse, tirent toute la couverture sociale à eux, - et ne sont heureux que grâce à la misère du populo.

Il s'agit donc d'empêcher ces sangsues de se gorger de notre travail. Pour ça, y a qu'un moyen: prendre cette sale engeance par la peau du cul et la retourner comme un gant.

On a essayé à diverses fois. Mais comme on n'était pas assez malins, on s'est trouvé roulés dans les grandes largeurs. A preuve, les massacres de juin 48 et de mai 71.

Est-ce à dire qu'on va rester couchés et s'endormir dans la purée?

Foutre non! Plus que jamais on a envie de vivre.

Seulement, trouvant l'effort pour démolir les richards trop dur, on a cherché à s'échapper de la mistoufle par la tangente.

«Si je pouvais opérer la Révolution pour moi tout seul? a ruminé un chacun. Tant pis pour les copains s'ils restent dans la mouise! Ils n'ont qu'à faire comme moi... Voici: je vais aller aux courses, je foutrai cent sous sur Vasistas; ça me rapportera 800 balles. Et je continuerai ensuite à jouer, ne misant qu'à coup sûr. J'ai du nez, je gagnerai...».

Quand les grosses légumes ont eu flairé ce que cherchait le populo, vite ils lui ont facilité son dada.

Le jeu est donc devenu le nouveau paradis qui permet au populo d'endurer son malheur. Vivant avec l'espoir d'être riche demain, on patiente et on ne s'amuse pas à maudire la garce de société.

Et alors, tout doucement, sans qu'il y paraisse, on s'engluie dans la pourriture. Tout le sang qu'on avait dans les veines tourne au pissat de richard. On n'a plus de colère, d'émotion ou d'amour que pour les canassons et les jockeys.

Turellement, les bidards sont bougrement rares, - tellement rares qu'ils ne comptent pas!

La fortune fait risette à ces maboules de joueurs... mais de loin, de très loin! Et les belles pépettes défilent la parade, s'en allant plus vite que ne courent les chevaux.

Il se trouve que les couillons qui avaient espéré se tirer de la dèche par la tangente dégringolent dans cent pieds de mistoufle.

N'ayant plus de moelle, ils, se suicident. Tel, la semaine dernière, un employé de bureau de bienfaisance qui, ayant bouffé la grenouille, est allé se casser la tête derrière un champ de courses. Tel encore, ce bistrot de l'avenue d'Italie qui, après avoir bouffé tout son bazar, a massacré sa femme et ses gosses et s'est tué ensuite.

Ou bien, si ces avachis n'osent pas en finir avec l'existence, ils dégoulinent à rien.

Telle cette bourgeoise ruinée qu'on a trouvée couchant au Bois de Boulogne, frusquée de guenilles infectes, et vivant on ne sait de quoi! Et les jean-foutre de la haute jubilent, nom de dieu!

Ils se figurent avoir dérivé le populo; ils croient que les courses ont coupé la chique à *la Sociale*.

Ils se blousent rudement, nom de dieu!

Ce maudit trompe-l'œil a pu gangrener des prolos par milliers, - je le veux bien.

Pas moins, cré pétard, de ceux qui ne se laissent pas embobiner par cet abrutissoir, il en reste plus qu'il n'en faut pour vous foutre en capilotade.

Et une fois que vous mijoterez dans cent mille pieds de merde, craignez rien: les courses seront vite mortes!

N'ayant plus besoin de courir après la fortune (puisque chacun aura tout à gogo), y aura plus de niguedouilles pour miser sur les canassons, non plus que sur les vélocipédistes ou les coltineurs.

Émile POUGET,
Le Père Peinard.
